



National Archives

JEFFERSON DAVIS

Au nom de la Confédération

Par Farid Ameur

Cet article a paru dans le n° 33 de la revue "American Legend", et est reproduit avec son aimable autorisation ainsi que celle de l'auteur

Né le 3 juin 1808 à Fairview, dans le Kentucky, Jefferson Davis est issu d'une famille relativement aisée de planteurs et de propriétaires d'esclaves. Il est le dixième et dernier enfant d'un vétéran de la guerre d'Indépendance. Il grandit un temps en Louisiane, puis dans le Mississippi avant de retourner dans son Etat natal où il reçoit, à l'instigation de son frère Joseph, le cadet de la fratrie, une éducation des plus soignées. En rébellion contre son père, c'est un adolescent intelligent et ambitieux, mais capricieux, querelleur et entêté. Bien qu'il soit réfractaire à toute autorité, il développe une passion pour le métier des armes et parvient à s'inscrire, à l'automne 1824, à l'Académie militaire de West Point.

S'il en sort diplômé quatre ans plus tard avec le grade de lieutenant, le jeune homme s'y distingue plus par ses frasques que par ses résultats, ce qui lui vaut d'être signalé à l'attention de la direction. Sur le terrain, la monotone vie de garnison est pour lui une cruelle désillusion. Elle ne convient pas à son tempérament belliqueux et énergique, en quête permanente de coup d'éclat. Affecté au 1^{er} régiment d'infanterie, lui et ses compagnons d'armes s'épuisent dans de vaines patrouilles et poursuites contre les Indiens. En juin 1835, las de s'affairer à des tâches d'intendance, il démissionne de l'armée américaine et épouse Sarah, l'élue de son cœur. C'est la fille du général Zachary Taylor, futur président des Etats-Unis. Mais rien ne se passe comme prévu.

Trois mois plus tard, lors d'un séjour en Louisiane, le couple contracte la malaria. Seul le jeune marié en réchappe. Désabusé, en proie à une terrible dépression, il noie son chagrin dans l'alcool, erre de proche en proche avant d'effectuer, sur les conseils de son entourage, un séjour d'études de New York à La Havane. A son retour, Jefferson Davis se lance à corps perdu dans la gestion de ses affaires. Il a acquis une plantation de coton à Brierfield, dans le Mississippi, et s'occupe à développer la rentabilité de son exploitation, où il possèdera jusqu'à cent treize esclaves.

Son succès lui ménage bientôt des entrées auprès de la haute société. Servi par son charisme, ses talents oratoires et son érudition, il se lance dans l'arène politique et s'allie au parti démocrate, dont il devient rapidement l'une des étoiles montantes. En 1845, sa vie prend un nouveau virage. Désireux de fonder une famille, il épouse en secondes noces Varina Howell, une ravissante jeune femme de dix-huit ans dont il s'est follement épris. Elle lui donnera au total six enfants, mais seuls deux d'entre eux passeront l'âge adulte. En parallèle, il est élu pour représenter les intérêts du Mississippi au Congrès des Etats-

Unis. Favorable à la politique expansionniste du président Polk, il défend avec passion le système esclavagiste, sur lequel le Sud a bâti sa richesse, et recommande son extension dans les nouveaux territoires de l'Ouest.

Par calcul autant que par engouement, il doit vite renoncer à sa charge pour participer à la guerre contre le Mexique (1846-1848). Par une certaine ironie, il se trouve placé sous les ordres directs de son ancien beau-père, le général Taylor. Qu'importe. Nommé colonel au 1^{er} régiment de volontaires du Mississippi, Jefferson Davis se jette dans l'action avec une ardeur tempérée d'élégance. Ses compagnons d'armes ne tarissent pas d'éloges sur cet officier intrépide, clairvoyant, à l'allure martiale. Au péril de sa vie, il se couvre de gloire lors des batailles de Monterrey et de Buena Vista, où il récolte une blessure. Démobilisé, il est accueilli en héros à Washington et se permet le luxe de refuser le brevet de général de brigade que le gouvernement fédéral lui offre. Il sait qu'il a un destin en politique. A plus forte raison avec les tensions grandissantes au sein de l'Union.

Entre 1847 et 1850, Davis occupe les fonctions de sénateur du Mississippi. A la fin de son mandat, il fait campagne pour en devenir le gouverneur, mais il est battu d'extrême justesse. Sa réputation n'en est pas moins établie. C'est désormais un acteur du jeu politique, un parlementaire habile et expérimenté, dévoué à ses électeurs, un orateur-né qui exprime sans détours – quitte à se montrer cassant – les revendications des Sudistes. En 1853, il est rappelé dans la capitale fédérale par le président Franklin Pierce qui lui confie le poste de secrétaire à la Guerre, une charge importante dont il s'acquitte avec un zèle infatigable tout en faisant face aux réductions budgétaires qui lui sont imposées. On lui doit notamment une modernisation des armements et le développement du réseau ferroviaire.

Quatre ans plus tard, fort de sa notoriété, il est à nouveau élu sénateur du Mississippi et se fait plus que jamais le chantre de la civilisation sudiste. Car le torchon brûle entre le Nord, fer de lance de l'industrie et du profit, où l'égalité des chances a cours, et le Sud esclavagiste, rural et patriarcal, favorable au libre-échange et attaché à ses particularismes locaux. Au milieu d'une croissance explosive, l'unité s'est effritée et le sentiment national n'est alors qu'embryonnaire. Le 6 novembre 1860, lorsqu'Abraham Lincoln est élu à la présidence, une onde de choc se répand dans le Sud. La victoire du candidat républicain, qui représente les intérêts du Nord, y est ressentie comme une provocation et une menace. Le 20 décembre, la Caroline du Sud fait sécession. Malgré des tentatives de conciliation, les graines de la rébellion sont semées. L'ombre d'une guerre civile plane au-dessus de l'Union américaine.

Jefferson Davis, lui, est en proie au dilemme. Si ses opinions en faveur des droits des Etats et de l'esclavage l'amènent à considérer comme légal et légitime le droit à la sécession, il juge ce recours risqué et prématuré. Le Sud, se persuade-t-il, est encore insuffisamment préparé à l'hypothèse d'une guerre civile, à laquelle le gouvernement fédéral n'hésitera pas à recourir pour préserver le pacte constitutionnel de 1787, socle de la démocratie outre-Atlantique. Or, dans un climat d'exaltation populaire, une vague séparatiste déferle sur les Etats du Sud. Le 9 janvier 1861, la sécession du Mississippi constitue pour lui un tournant. Sa loyauté envers le Sud prime sur toute autre considération. Le vague à l'âme, il se démet de ses fonctions, se hâte de quitter Washington et se retire à Brierfield. Mais le destin ne tarde pas à le rattraper.

Eu égard à ses antécédents, il est élu, sans l'avoir vraiment brigué, au poste de président des Etats confédérés d'Amérique par une convention de dignitaires rebelles réunis à Montgomery, dans l'Alabama. *Notre séparation de l'ancienne Union, déclare-t-il, est aujourd'hui complète. Il ne faut espérer ni compromis ni rétablissement. [...] Dans*

le cas où l'on emploierait la force, le Sud est prêt à faire sentir à ses adversaires l'odeur de la poudre. La mise en garde est sans équivoque. La Confédération aspire à entrer dans le concert des nations en tant qu'Etat souverain et indépendant. Onze Etats du Sud défieront, les armes à la main, l'autorité du gouvernement central. En vain Davis et son cabinet, qui ont érigé leur capitale à Richmond, dans le nord de la Virginie, cherchent-ils d'abord à éviter le recours aux armes. *Tout ce que nous voulons*, dit-il, *c'est qu'on nous laisse tranquilles.* Mais l'ombre de la guerre civile se profile l'horizon. Le 12 avril 1861, la milice de Caroline du Sud ouvre le feu sur Fort Sumter, un bastion fédéral situé à l'entrée de la rade de Charleston.

Face à cet acte d'hostilité, Lincoln est déterminé à restaurer l'Union. Il décrète l'état d'insurrection et lance un appel à la mobilisation. Les Etats-Unis s'apprentent à vivre les heures les plus noires de leur histoire. Elles seront fatales à six cent trente mille Américains. Pendant quatre ans, Jefferson Davis exerce sa tâche dans des conditions d'autant plus difficiles qu'il est loin de faire l'unanimité. Beaucoup de Sudistes lui reprochent son caractère froid et hautain, son orgueil démesuré, son manque de tact et son autoritarisme croissant. Sa santé est fragile : il souffre de séquelles de la malaria, de troubles récurrents de la vision, d'atroces migraines et d'une paralysie partielle du visage. Malgré cela, il n'écoute que son devoir. Travaillant avec acharnement, il réussit le véritable tour de force d'improviser une armée, de tenir longtemps en échec les armées fédérales de la côte Atlantique aux rives du Mississippi et d'intéresser les puissances européennes à sa cause. Il se rend néanmoins impopulaire en suspendant l'Habeas Corpus, garant des libertés individuelles, en recourant à la conscription et en procédant à des réquisitions massives au nom de l'effort de guerre. En mai 1863, il intervient en personne pour réprimer une émeute de la faim dans les rues de Richmond. Ajouté à cela, il indispose nombre de ses généraux et de politiciens en leur imposant ses décisions et en se montrant incapable de définir et de coordonner une stratégie claire.

Dans les zones reculées, la colère gronde. Les gouverneurs de Géorgie et de Caroline du Nord en viennent à refuser de lui obéir. Sur les champs de bataille, les exploits épisodiques de Lee en Virginie ne font que retarder l'échéance. Le front de l'Ouest ayant été négligé, l'invasion des forces fédérales met la Confédération aux abois. Le 2 avril 1865, Jefferson Davis est contraint d'évacuer Richmond à la hâte. Et pourtant, malgré la reddition d'Appomattox, il nourrit encore l'espoir de rallier ses partisans et d'organiser la contre-attaque. Dans un ultime sursaut d'orgueil, il tente de ranimer la flamme et exhorte les siens à *repousser l'envahisseur yankee coûte que coûte.* Vains efforts. Le 10 mai, il est capturé en Géorgie par un détachement nordiste qui l'a reconnu malgré le déguisement qu'il a revêtu. Accusé de trahison, soupçonné à tort d'avoir envoyé des sbires pour assassiner Lincoln, il est jeté en prison sans autre forme de procès à Fort Monroe, en Virginie. Pour l'opinion, il est *l'ange déchu de la Confédération.* Il ne sera libéré sous caution qu'en mai 1867. En vertu d'une loi d'amnistie, le gouvernement fédéral n'entame pas de poursuites contre lui.

Pour faire vivre sa famille, Davis accepte de prendre la direction d'une compagnie d'assurances à Memphis, dans le Tennessee, mais sa tentative de reconversion est un échec. Grâce à la générosité de ses anciens compagnons d'armes, il échappe à la pauvreté et voyage à plusieurs reprises au Canada, à Cuba et en Europe. Rentré aux Etats-Unis, il prône bon gré mal gré la réconciliation nationale, ce qui ne l'empêche pas d'entretenir lui-même le mythe de la *cause perdue* en écrivant un vibrant plaidoyer en hommage à la Confédération, en ressassant les occasions manquées et en paraissant à des réunions de vétérans. Il meurt en 1889 à La Nouvelle-Orléans.